



49

La grande glisse

par Nicolas Trembley, photos Steve Harries

Toboggans, araignée géante, boule de feu...**Conçues sur mesure pour le gigantesque Turbine Hall de la Tate Modern, les *Unilever Series*, signées des poids lourds de la création contemporaine, expérimentent les limites de l'art et du grand spectacle.**

A l'aube du nouveau millénaire, la collection nationale d'art moderne et contemporain britannique prenait ses nouveaux quartiers à la Tate Modern. Ancienne centrale électrique érigée dès la première moitié du xx^e siècle par sir Giles Gilbert Scott, à qui l'on doit également le design des fameuses cabines téléphoniques rouges, ce fleuron de l'architecture industrielle avait cessé toute activité en 1982. Suite à un appel d'offres international, la transformation et la reconversion du bâtiment furent confiées au duo suisse Herzog et de Meuron qui décidèrent de préserver l'esthétique historique du lieu, dont l'un des symboles est une ancienne cheminée en brique de quatre-vingt-dix-neuf mètres de hauteur, aujourd'hui flanquée d'un bar panoramique avec vue sur la Tamise. Le parti pris étant d'intervenir au minimum sur les volumes originaux, l'entrée de la Tate se fait désormais à travers l'ancienne halle aux turbines, dont le volume vide est pour le moins spectaculaire : cent cinquante-deux mètres de longueur pour trente-cinq mètres de hauteur. Très vite, les conservateurs du musée ont été confrontés à la question de l'aménagement d'un tel espace dans lequel toute œuvre d'art, aussi grande soit-elle, semble réduite à un timbre-poste. Logiquement, c'est vers une production spécifique et adaptée au lieu qu'ils se sont orientés. Mais à œuvre disproportionnée répond financement exorbitant. Il fallait donc trouver un partenaire capable de mettre à disposition une somme suffisante et de respecter un engagement à long terme, les projets étant conçus très en amont de leur présentation.

Unilever, multinationale de produits ménagers et alimentaires (Amora, Knorr, Lipton ou Dove) qui, par un hasard faisant bien les choses, possède son siège juste en face de la Tate, a ainsi décidé d'être l'unique sponsor de ce programme et d'y injecter plusieurs millions de livres sterling. Ainsi sont nées, en mai 2000, les *Unilever Series*, visitées par plus de quatorze millions de personnes, l'accès au Turbine Hall du musée étant gratuit. Mais ce n'est pas parce qu'un programme est pharaonique qu'il est pour autant qualitatif. Être invité aujourd'hui à exposer dans le Turbine Hall n'est pas forcément simple pour les artistes qui ne sont pas habitués à travailler

Carsten Höller, *Test Site* (2006).



avec de tels formats, ni à être à ce point médiatisés. Le challenge est grand. Pour les artistes sélectionnés, il y a un avant et un après Turbine Hall.

Une fois par an, pendant environ six ou sept mois, les projets sont exposés au public. En 2000, la matriarche de quatre-vingt-neuf ans Louise Bourgeois a ouvert le bal avec une araignée géante en bronze et trois tours panoramiques de modestes dimensions. Elle a été suivie par Juan Muñoz, décédé l'année même de sa présentation. C'est à partir de 2003, avec *Marsyas*, gigantesque sculpture en PVC rouge d'Anish Kapoor suspendue dans toute la nef, mais surtout grâce au médiatique *The Weather Project* d'Olafur Eliasson, que les propositions du Turbine Hall ont acquis le statut de shows incontournables. Les magazines du monde entier ont relayé l'image de la fameuse installation de l'Islandais, qui formait, à travers un jeu de miroirs, une énorme boule, sorte de soleil orangé dans la nef, attirant et fascinant le public pendant des heures, comme hypnotisé dans un hommage à une nouvelle religion, le culte de l'art contemporain.

Plus discret parce que sonore, *Raw Materials* de Bruce Nauman, en 2004, a suscité un consensus critique. Cette œuvre, qui diffusait sur vingt et une pistes à travers des haut-parleurs dotés d'une technologie inédite des bribes de textes empruntées aux différentes pièces de l'artiste,

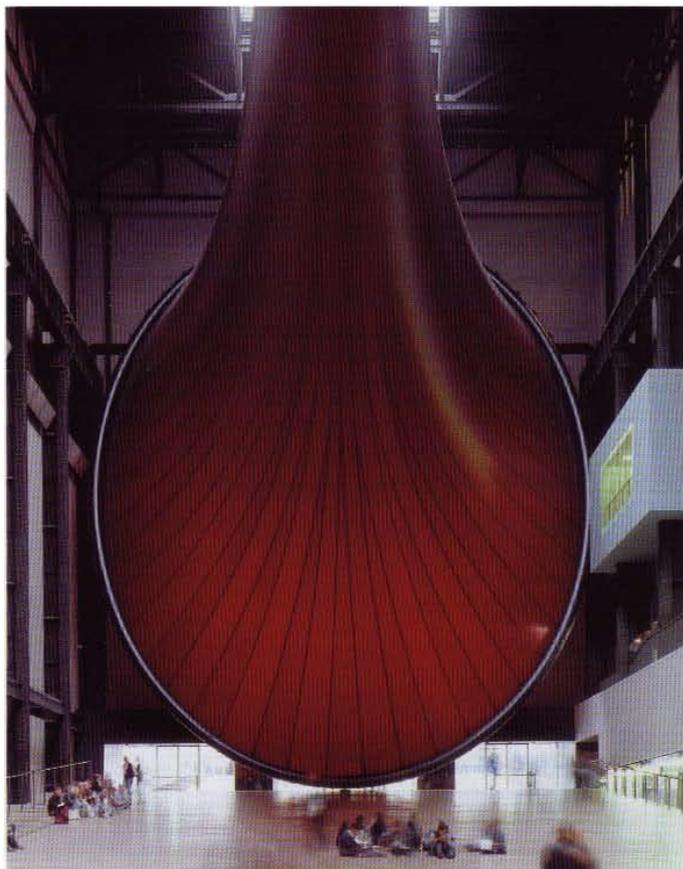
susurrant des confidences aux oreilles des spectateurs et faisait naître un sentiment d'intimité au sein de ce lieu majestueux.

Poupées démantibulées. En 2005, l'Anglaise Rachel Whiteread a construit *Embarkment*, sorte de labyrinthe composé de plus de quatorze mille cubes de polyéthylène blanc. En octobre dernier, c'est l'Allemand Carsten Höller qui a inauguré la saison 2006-2007. Son projet, intitulé *Test Site*, est constitué de cinq toboggans géants en aluminium, qui partent des différents étages de la Tate et dont la sortie se situe plus de vingt-six mètres plus bas. Lors de l'inauguration, les questions des journalistes expulsés dans l'aire d'arrivée un peu comme des poupées démantibulées, tournaient inévitablement autour de la sécurité (la vitesse de la descente est vraiment impressionnante) et une critique allemande, qui s'était blessée au bras, demanda si cette œuvre était vraiment de l'art.

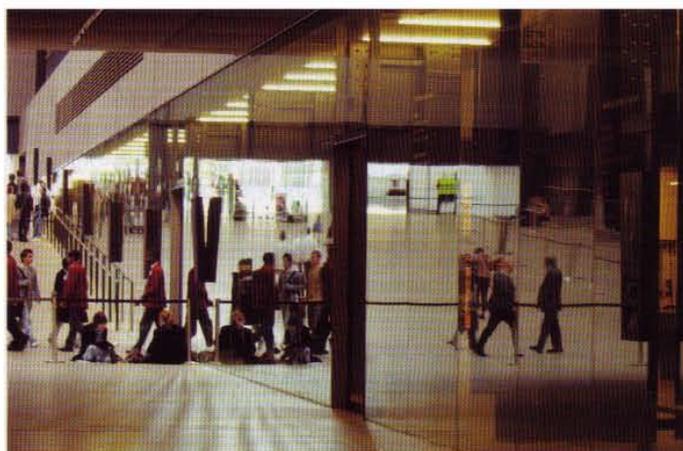
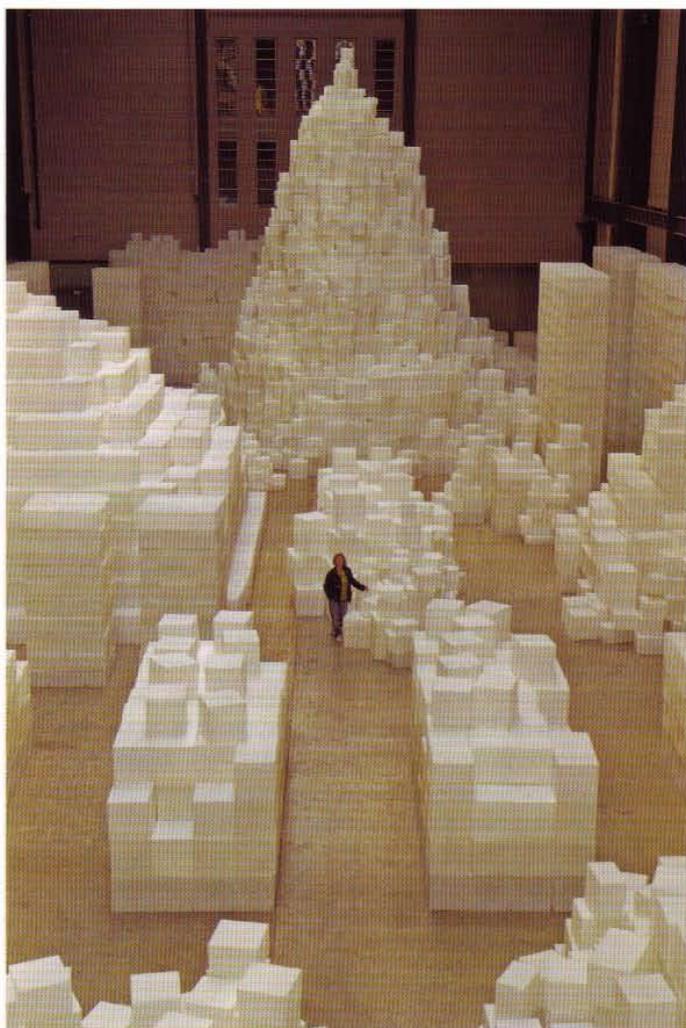
Pour la commissaire d'exposition Jessica Morgan, cela n'a rien de nouveau. Cette question est posée lors de chaque vernissage du Turbine Hall. La Tate est devenue un phénomène, un lieu que l'on visite sans avoir une connaissance ou un intérêt particulier pour l'art : tous les publics s'y



Juan Muñoz, *Double Bind* (2001)

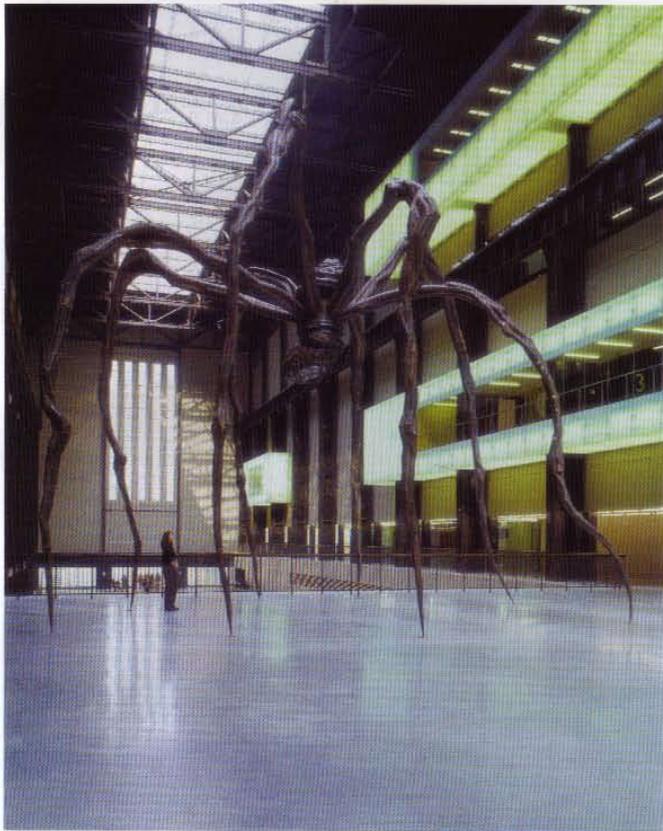


Anish Kapoor, *Marsyas* (2002).



Ci-contre : Rachel Whiteread, *Embankment* (2005). Ci-dessus : Bruce Nauman, *Raw Materials* (2004).

51

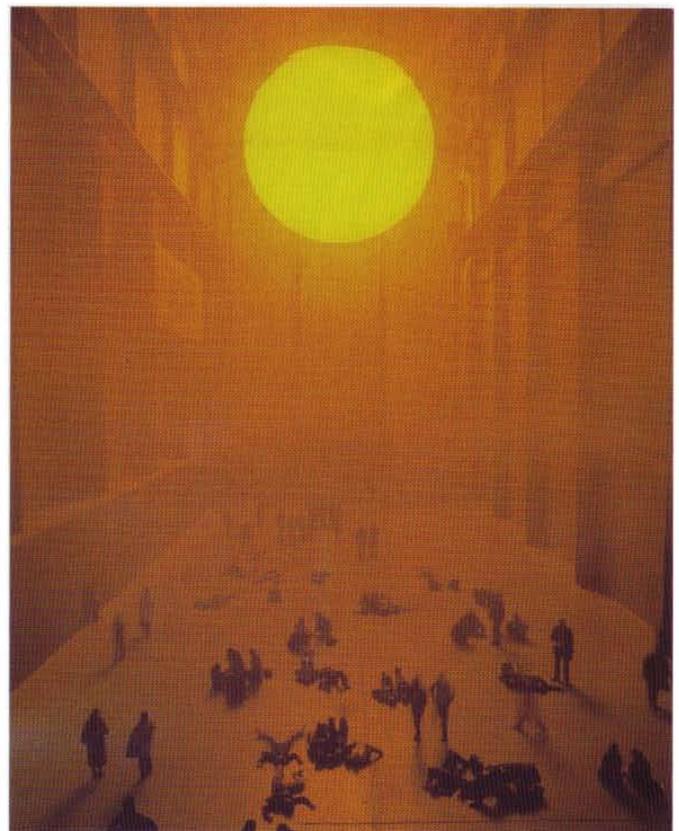


Louise Bourgeois, *Maman* (1999).

mélangent. Aux critiques, Carsten Höller répond que cette pièce n'est pas plus dangereuse que des escaliers traditionnels. *"Il y a ceux qui prennent le toboggan, et cela peut changer leur vie, et ceux qui ne font que regarder, et cela ressemble à ce que c'est avant tout : une sculpture qui rappelle une colonne de Brancusi. Mais c'est la dernière fois que je fais des toboggans, c'est un test, et si ça marche, il faut que les architectes les intègrent dans leurs bâtiments. S'ils ne le font pas, je vais arrêter d'insister."* L'artiste a d'ailleurs hésité à réaliser cette pièce, par peur d'être catalogué "M. Toboggan" pour le reste de sa vie. Il avait imaginé un scénario bis, au cas où la production n'aurait pas été possible. Il s'agissait d'un jeu où le public était happé par des faisceaux de lumières de différentes couleurs. *"Mais ce serait bien qu'Herzog et de Meuron, qui vont construire une extension, puissent en intégrer un, sinon ils seront recyclés."*

En effet, les œuvres produites pour les *Unilever Series* n'entrent pas dans la collection de la Tate et sont détruites après leur présentation, à cause du manque d'espace pour les stocker. Si l'œuvre s'intitule *Test Site*, c'est bien parce qu'il s'agit d'un test sur la fiabilité et l'utilité de ces toboggans déjà réalisés lors de précédentes expositions, mais jamais avec un public aussi nombreux et sur une durée aussi longue. Carsten Höller pense qu'il est impossible de combattre le vide impressionnant de la halle ; il s'agit aussi, à travers ce projet, de mélanger tous les publics dans le

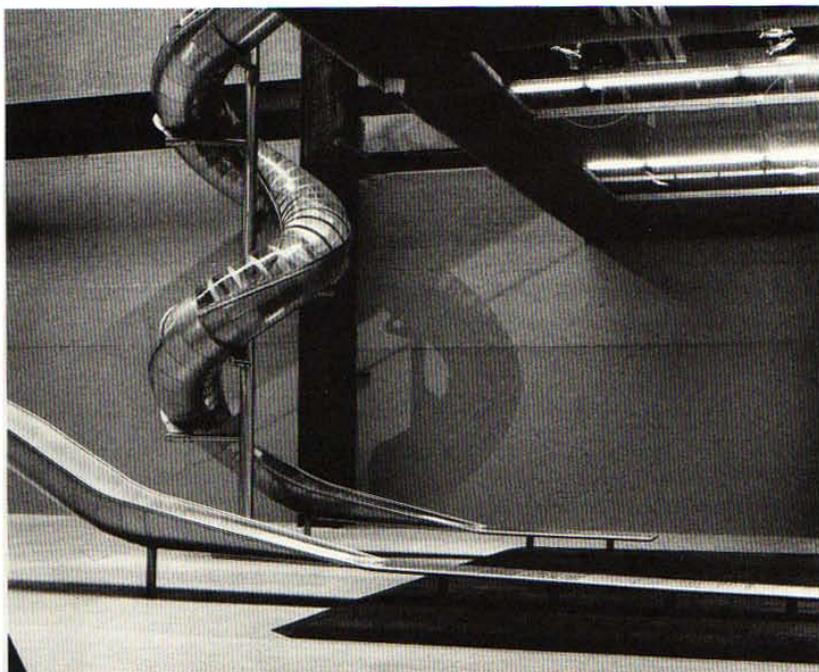
52



Olafur Eliasson, *The Weather Project* (2003).

même conduit, parce que ceux qui viennent voir Kandinsky ne sont pas les mêmes que ceux qui viennent voir Pierre Huyghe ou que ceux qui vont simplement au restaurant. *"Il y a une sorte de ségrégation du public qui se manifeste à travers les différents étages, ils ne s'habillent pas de la même façon, ce n'est pas la même tranche d'âge. Cela m'a intéressé de les réunir parce qu'après avoir pris le toboggan, ils se retrouvent tous à la même place, sans distinction, au rez-de-chaussée. J'aimerais que ce projet ait une influence tellement forte qu'on puisse lire sur le visage des personnes qui l'utilisent une expression qui soit différente de celle des gens qui n'ont pas fait le test."* Quand on fait la queue devant les ascenseurs de la Tate, on finit par se dire que le toboggan est un excellent mode de locomotion. *"Je ne suis pas un scientifique, mais c'est vrai que c'est aussi un moyen de transport dont l'expérience peut nous transformer. Si on la fait chaque jour, peut-être va-t-elle influencer sur notre comportement. C'est un peu comme la voiture : on ne se rend plus compte qu'elle a changé notre relation au temps et à la vitesse. Test Site est une expérience valable pour la Tate mais aussi pour Londres et toutes les villes en général"*. Et lorsqu'on lui demande si toute expérience vaut vraiment la peine d'être vécue, parce que finalement, imaginer quelque chose peut être plus riche que de le vivre, l'artiste répond : *"Cela dépend des attentes de chacun, mais pour moi, oui, toujours !"* Ironiquement, la seule personne qui pourrait nous renseigner précisément sur toutes ces questions travaille dans la mode : c'est Miuccia Prada. Elle est à ce jour l'unique utilisatrice depuis plusieurs années d'un toboggan privé conçu par Carsten Höller, à qui elle a demandé de réaliser une sortie de son bureau à Milan pour arriver directement dans la cour où l'attendent sa voiture et son chauffeur. Pratique.

Carsten Höller, *Test Site*. Turbine Hall, Tate Modern, Bankside, Londres. www.tate.org.uk.



Space Invaders by Nicolas Trembley

Slides, giant spiders, balls of fire... monumental works of art, made-to-measure for London's Tate Modern. As Carsten Höller opens the latest installment of the iconic Unilever Series, *Numéro* traces the monolithic story of how the disused Turbine Hall became contemporary art's ultimate exhibition space.

At the dawn of the new millennium, Britain's collection of contemporary and modern art moved to new headquarters. A disused power station erected at the beginning of the 20th Century by Sir Giles Gilbert Scott – to whom we can also be grateful for the famous red phone boxes – this jewel of industrial architecture stopped functioning in 1982. Following an international competition, Swiss architectural duo, Herzog and de Meuron took on the mission to reconvert the station into the Tate Modern all while preserving the historic aesthetic of the space, including the red brick chimney that towers 99 metres above the Thames and is now flanked by a panoramic bar with view over the river. Their aim was to keep interference with the original volumes to a bare minimum.

The old turbine hall, now the entrance to the gallery, is 152 metres long, 35 metres high and truly spectacular. However, the museum's curators were quickly confronted with the problem of how to organise this enormous space with even the largest work suddenly looking like a postage stamp. The logical conclusion was site-specific productions, but as such disproportionate works require exorbitant amounts of cash to commission and build, they needed to find a partner who could put up the finance and would be interested in the long haul – the works being conceived long before their presentation.

It was cleaning product and preserved food multinational, Unilever – who by chance had offices opposite the new Tate, across the river – that decided to become the sole sponsor and promptly injected millions of pounds into the project. And so began, in May 2000, The Unilever Series which has since been visited by 14 million people with access to the Turbine Hall being free of charge. But just because a program boasts pharaonic proportions doesn't auto-

matically guarantee quality. Equally, being invited to expose in the Turbine Hall isn't necessarily a simple task for the artists who often aren't used to working on such a huge scale or being confronted by such exposure. It's a big deal. For those selected there is life before and life after the Turbine Hall.

Once a year, for six or seven months, the exhibits are open to the public. French matriarch, Louise Bourgeois, aged 89, opened the proceedings in 2000 with a gigantic spider and three panoramic towers of modest dimensions. Next up was Juan Muñoz, who died the same year. It was only from 2003 with *Marsyas*, the colossal sculpture in red PVC by Anish Kapoor and *The Weather Project* by Olafur Eliasson, that the Turbine Hall's propositions became shows that were not to be missed. Magazines the world over printed images of the Icelandic artist's famous installation which, through use of mirrors, gave the impression of an huge burning orange sun that fascinated spectators for hours on end, as if hypnotised in homage to a new religion, the cult of contemporary art.

Raw Materials by Bruce Nauman was more discreet as an audio installation, yet received great critical acclaim. The oeuvre consisted of 21 soundtracks from previous works diffused into the Turbine Hall via a system of cutting edge speakers that endlessly murmured into the ears of visitors, giving an unprecedented sense of intimacy in such a majestic space.

In 2005 British artist, Rachael Whiteread installed *Embankment*, a labyrinth built from 14,000 cubes of white polythene.

Most recently, in October this year, the German artist Carsten Höller inaugurated the 2006/2007 season. His project, *Test Site* consists of five giant aluminium slides that provide a descent of up to 26 metres from different floors down to the entrance hall. As soon as it opened to the public, the questions asked by

journalists – who, as they slid down the tubes were spat out like broken dolls into the space below – focused on the security of the installation (the speedy descent is really quite impressive) with one injured German critic wondering if it really was a work of art at all. For the curator of the show, Jessica Morgan, this is nothing new. The same question is asked at the beginning of every new exhibit. But the Tate has become a phenomenon, a place visited by all sorts of people, some with no particular interest or knowledge about art. To his critics, Carsten Höller responded that the slides were no more dangerous than traditional staircases. "There are some people who have taken the slide and it has changed their life, while others just look up at something that resembles a Brancusi column sculpture. But it's the last time I am going to work with slides. It's been a test and if it works then architects should think about integrating them into their buildings. If they don't, then I won't insist." The artist had hesitated before building the piece for fear of being catalogued as Mr Slide for the rest of his life. He even imagined a plan B in case construction wasn't possible, comprising of a game where the public would be caught up in beams of different coloured lights. "But it would be good if Herzog and de Meuron, who are going to build an extension, could install one permanently." Indeed the works created for the Unilever Series are systematically destroyed once the show is over for the simple reason that there is no space to store them.

The title of the work, *Test Site*, was chosen because it was a real test for the safety and usefulness of the slides, having been featured in other exhibitions but never on such a major scale and with so many visitors. For Carsten Höller, who believes it's impossible to overcome the sense of enormity in the Turbine Hall, it

was a way to mix up the public with one focus of attention. After all those who come to see Kandinsky aren't necessarily the same who come to look at the work of Pierre Huyghe or those who go straight to the restaurant.

"There's a kind of public segregation that happens through the different levels. People don't dress the same; they're from different age groups. I was interested in regrouping them at the end of the slide where they find themselves in the same place, with no distinction, on the ground floor. I'd like the effect of this project to be so strong that you can actually tell by the expression on their faces, the people who have taken the test from those who haven't." When you're stuck in a queue to get into an elevator, you can't help but remark what an excellent form of locomotion the slides are. "I'm not a scientist, but it can't be denied that it's a form of transport that can transform us. If we used it everyday, maybe it would influence our behaviour. It's a bit like cars; we're all aware of how much they have changed our relationship to speed and time. *Test Site* is a valuable experiment not only for the Tate, but also London and other big cities." And when asked if all experiments are worth experiencing, when ultimately imagining something can be so much richer than actually living it, the artist responds, "It depends what you are looking for in life, but in my opinion, yes!" Ironically the only person who could really answer all our questions works in fashion: Miuccia Prada. She is currently the only user of a private slide conceived by Carsten Höller, having asked him several years ago to build her an exit that would take her straight from the office to her car waiting in the courtyard below. How practical.

Carsten Höller, Test Site. Turbine Hall, Tate Modern, Bankside, London. www.tate.org.uk. Until 9 April, 2007.